

Fatimah Hossaini

LA BEAUTÉ DES FEMMES AFGHANES DANS L'OBJECTIF

Arrivée à Paris après sa rocambolesque fuite de Kaboul, cette talentueuse artiste photographe, âgée de 28 ans, veut entretenir le feu de la liberté pour son pays.

Par Guyonne de Montjou (texte) et Fatimah Hossaini (photos)



Dans un anglais impeccable, atablée à une terrasse proche de la tour Eiffel, Fatimah Hossaini explique : « Depuis ma naissance en Iran jusqu'à aujourd'hui devant vous, j'ai toujours été une réfugiée. » Née de parents afghans il y a 28 ans, la photographe ajoute : « Sauf peut-être durant les cinq années que je viens de passer à Kaboul. » L'expression d'un regret traverse soudain son beau visage enfantin : « L'Italie et les États-Unis aussi me proposaient un visa. Je n'ai pas beaucoup hésité. Je me suis dit : "Paris, c'est la ville de la beauté, et la France une patrie pour les artistes", s'enthousiasme-elle. J'ai conscience de ma chance d'être ici. » La voici donc, déambulant sans entraves ni voile dans les rues de la capitale, signalant sa localisation par GPS à ses amis perdus dans la grande ville, scrutant ses interlocuteurs pour ne pas se laisser happer par les scènes de vie ordinaire alentour, cherchant la lumière mais évitant de s'exposer au soleil, brandissant son passe sanitaire avec fermeté (Johnson and Johnson !), comme pour affirmer son adoption instantanée des codes de notre paradoxale démocratie. Rien ne semble plus l'intimider. Sauf peut-être l'immensité du chapitre qui s'ouvre devant elle, et qui s'appelle sa vie. Ainsi en a décidé la guerre : née chiite afghane, appartenant à l'ethnie hazara persécutée par les talibans et leurs prédé-

cesseurs sunnites radicaux, réfugiée en Iran jusqu'à ses 20 ans avant de revenir à Kaboul pour rebâtir son pays, elle reconnaît aujourd'hui qu'elle a eu peur. « Ma mère m'a beaucoup dissuadée de rentrer le 24 juillet à Kaboul. Elle avait un mauvais pressentiment. Je ne l'ai pas écoutée. Cela me semblait impossible que les choses tournent aussi mal. » La jeune femme raconte les derniers jours passés dans la capitale en ébullition, alors qu'elle vivait recluse dans un appartement, cachée derrière des rideaux avec trois autres femmes, pour échapper à la traque des fondamentalistes islamistes désinhibés. « Je les voyais tourner sur leur mobylette dans les rues. L'un d'eux est même arrivé jusqu'à notre palier. Il parlait au téléphone derrière la porte. Nous avons retenu notre souffle. Il est parti. Lorsqu'on n'a pas de mahrams (garde mâle, NDLR), ni un père, ni un mari, on est exposé à leur arbitraire. » Le lendemain, elle retirait toutes ses économies de la banque en dollars et s'enfuyait.

DANSE SUR LE PARKING

Dans les rues proches de l'aéroport, elle a trouvé les barages de talibans et, plus loin, ceux de la coalition internationale, inaccessibles. Exfiltrée in extremis après plusieurs heures dans la cohue, puis identifiée, elle a pu rejoindre un secteur protégé où l'équipe de l'ambassadeur de France David Martinon l'a prise en charge puis poussée dans un avion.

“EN FUYANT IL Y A TROIS SEMAINES, J’AI VÉCU LA MÊME SCÈNE QUE CELLE DE MES GRANDS-MÈRES IL Y A QUARANTE ANS”

Depuis son arrivée sur le sol français, le 23 août, elle loge dans un hôtel à Savigny-sur-Orge sans verdure, dont elle montre les photos sur son téléphone. Une vidéo surgit, qui présente un groupe de trentenaires afghans « artistes, journalistes ou intellectuels » en train de danser sur le parking avec une grâce tout orientale : « On se remonte le moral, sourit-elle. J’ai eu rendez-vous la semaine dernière avec l’office des migrations, qui va m’indiquer où je serai hébergée. J’espère rester près de Paris pour travailler facilement », explique celle qui n’a pu emporter qu’un maigre sac à dos, rempli à la hâte avec « quatre chapeaux traditionnels afghans, deux robes, et surtout mon matériel de photographe ».

Ses parents résident toujours à Téhéran, en Iran, avec ses deux sœurs, l’une chimiste, l’autre musicienne. Sa famille, dont les racines plongent dans la province centrale où se trouvaient les fameux bouddhas de Bâmiyân, a échappé aux persécutions qui, de tout temps, s’abattent sur son ethnie hazara, chiite minoritaire dans le pays. « En fuyant il y a trois semaines, j’ai vécu la même scène que celle de mes grands-mères il y a quarante ans », confie-t-elle.

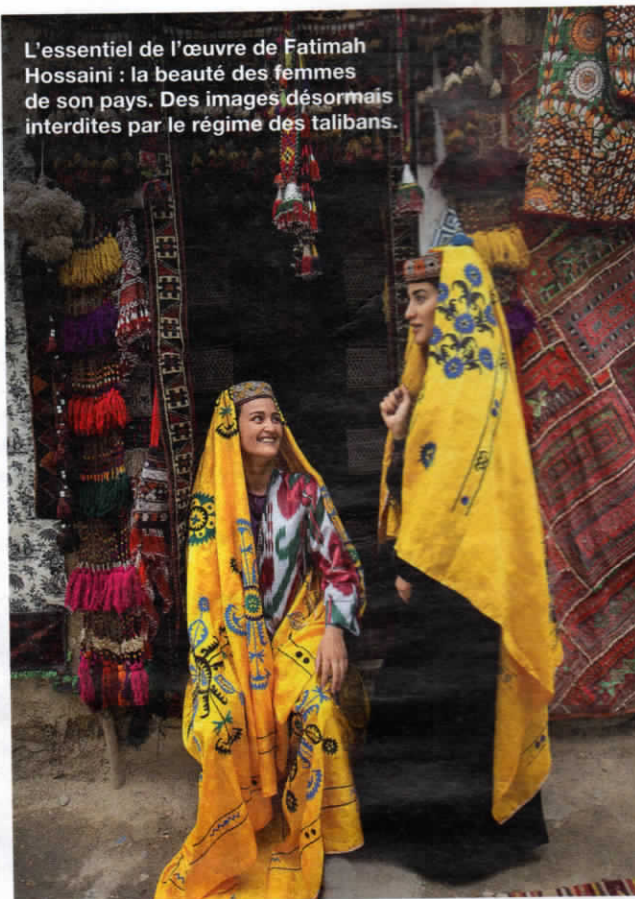
À 14 ans, Fatimah Hossaini rêvait d’être peintre, à 24 ans elle obtenait son diplôme d’ingénieur industriel à l’université de Téhéran, en même temps que celui de photographe. « Je dois beaucoup à mes professeurs iraniens, très compétents, et d’un excellent niveau », vibre-t-elle. Devenue photographe de mode en Iran, sous son voile dont quelques mèches s’échappaient, Fatimah Hossaini a consolidé son œuvre en Afghanistan, montrant la beauté unique des femmes de son pays, enquêtant sur les Hazaras « victimes d’un génocide », présentant les habitants vêtus de leurs étoffes diaprées, sublimant l’inaltérable photogénie du pays.

MÉMOIRE VIVE SUR LE “CLOUD”

Ses conditions de travail ont varié : elle détaille avec une savoureuse ironie comment, au pays des mollahs, le gouvernement iranien l’empêchait de photographier à sa guise, lui réclamant des autorisations, alors même que la population l’accueillait à bras ouverts, prenant la pose devant son objectif. « Lorsque je suis arrivée en Afghanistan, c’était tout le contraire : l’administration me laissait agir. En revanche, les gens, eux, ne voulaient pas se laisser photographier. C’est avec eux qu’il me fallait batailler pour travailler. » Par pudeur ? Par crainte de la répression ? Par indifférence ou résignation ? Fatimah Hossaini n’a pas le temps de s’étendre sur le sujet, qui appartient à ce passé trop lourd, trop chargé, trop lointain désormais.

Devenue professeur d’art à l’université de Kaboul, elle raconte le jour où 25 de ses élèves ont péri dans un attentat suicide. Sa voix vacille lorsqu’elle prononce le prénom de deux de ses grands amis assassinés à Helmand. « Nous sommes des survivants aux bombes, alors pour nous, le corona-

L’essentiel de l’œuvre de Fatimah Hossaini : la beauté des femmes de son pays. Des images désormais interdites par le régime des talibans.



virus... », s’esclaffe-t-elle. « Ces derniers mois, l’étou se resserrait. Je recevais des messages de menace ou bien des ordres directs à travers des appels téléphoniques. On m’a interdit d’accorder une interview à la BBC. Avant de quitter Kaboul, fin août, j’ai effacé mes posts, désactivé tous mes comptes sur les réseaux sociaux. Grâce à Dieu, j’ai pu mettre mes photos sur le Cloud », poursuit la jeune femme avant de baisser les yeux. « Ces dix dernières années, j’ai vu les médecins, les intellectuels et les professeurs commencer à revenir en Afghanistan. Ils ont tous fui de nouveau. Ce que je crains le plus, conclut-elle, c’est que la culture et l’identité profonde de mon pays disparaissent pour de bon. » Sur la toile, maigre consolation, ses clichés révèlent toujours des femmes aux regards ardents, enveloppées dans leurs soieries ondoyantes. ■

Guyonne de Montjou